

Tanis Rideout

Par-  
dessus  
tout

v1b éditeur

Tanis Rideout

# PAR-DESSUS TOUT

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Daniel Lauzon*

J'ai connu des joies trop grandes pour pouvoir les décrire en mots, et des chagrins sur lesquels je n'ai pas osé m'appesantir ; c'est pourquoi je dis : Grimpez, si vous le voulez, mais souvenez-vous que le courage et la force ne sont rien sans la prudence, et qu'un moment de négligence peut détruire le bonheur de toute une vie. Ne faites rien à la hâte, surveillez bien chacun de vos pas, et dès le début, songez à ce que pourrait être la fin.

EDWARD WHYMPER

Je regardai en haut et je vis ses épaules,  
Déjà revêtues des rayons de la planète  
Qui guide l'homme dans tous les sentiers.  
Alors s'apaisa un peu ma peur.

*L'ENFER, CHANT I<sup>ER</sup>*

« Raconte-moi l'histoire de l'Everest, dit-elle, son visage traversé d'un grand sourire qui lui donnait des yeux rieurs. Parle-moi de cette montagne qui t'arrache à moi. »

George et Ruth étaient assis sur le plancher du salon, éméchés et folâtres, pendant que le dîner refroidissait sur la table dans la pièce voisine. Ruth se tenait devant lui les jambes croisées, sa jupe grise tendue sur ses genoux. Elle ramassa l'épaisse feuille de papier ivoire et relut l'invitation de l'Everest Committee, nouvellement formé. « Mon mari, l'explorateur mondialement connu. » Ruth leva son verre de vin, et il tendit le sien. Le cristal résonna dans la lumière tamisée de la pièce. Ruth débordait de joie.

« J'aime bien cette idée », dit George ; et il se plut à imaginer ce que ce serait si les gens se mettaient à penser à lui, à parler de lui. Aux perspectives d'avenir qu'ouvrirait son succès sur l'Everest. « Je pourrais quitter l'enseignement, peut-être même écrire à temps plein. Nous pourrions voyager, dit-il. Partir à l'aventure, juste toi et moi. »

Ruth lui rendit l'invitation, se releva tant bien que mal et prit une autre gorgée de vin. Il parcourut la lettre de nouveau – *espérons que vous prendrez part à la reconnaissance de l'Everest, la conquête du dernier pôle, pour le roi et pour la patrie* – tandis qu'elle se dirigeait vers la bibliothèque. Pieds nus, elle se dressa sur ses orteils, saisit l'atlas sur la tablette du haut et revint vers lui à pas feutrés. « Montre-moi », dit-elle, s'asseyant cette fois à ses côtés. Ses cheveux épinglés s'étaient défaits, auréolant son visage dans la faible lumière. Elle les chassa de son front d'un geste de la main.

Il prit l'atlas, le *Times Atlas of the World*, et l'ouvrit par terre, sur le tapis turc aux entrelacs d'azur et d'eau, de glace et de neige. Quand il eut trouvé la bonne carte, George prit la main de Ruth et encercla l'Europe de son doigt à elle, puis traça le parcours d'un bateau longeant les côtes françaises, contournant les péninsules et les îles étroites et les ruines des Grecs. À travers le canal qui coupait le désert en deux, menant à l'Arabie de Lawrence. Leurs mains esquisaient de folles aventures, voguant sur toutes longitudes et latitudes, au-delà de ces lieux où se trouvent des monstres et du dos sinueux de serpents de mer décorant le bleu de l'océan Indien, jusqu'au port de Bombay. George parcourut les plaines de l'Inde, traversant bazars et villages, pays de théiers et de vaches hindoues, pour atteindre l'échine courbée de l'Himalaya, ses contreforts et ses plateaux.

« Il n'y a rien ! » s'écria Ruth quand leurs mains parvinrent à l'endroit où devait se trouver la montagne ; on n'y voyait qu'une série de noms – aucun relief, aucune crête ni indication d'altitude. Seulement des mots au milieu d'un espace vide qui n'attendait que lui pour être revendiqué.

« Personne ne l'a encore cartographiée. C'est ce que nous allons faire, Ruth : la reconnaître, lui donner une forme. » Ses doigts caressèrent la carte, comme s'il pouvait explorer la chaîne en frôlant les pages, sentir l'aspérité des cimes. « Ce sont les plus hautes montagnes de la Terre. » Sa voix trahissait une admiration stupéfaite qu'il aurait voulu qu'elle partage. Il récita les noms en effleurant le papier avant de délaisser la carte pour explorer sa peau, sous les plis de sa jupe. « D'ouest en est, imagine-les : Cho Oyu, Gyachungkang, Everest, Makalu, Kangchenjunga. » C'étaient comme des épices sur sa langue, celle de Ruth, un chatouillement.

Dans un nuage de lavande et de clou de girofle, remède au mal de dents dont elle s'était plainte un peu plus tôt, Ruth se blottit contre lui, promit de lui faire des *curries*. « Tu devras tout me raconter. Chaque détail, pour que ce soit presque comme si

j'étais avec toi.» Un fil pendait à l'encolure de sa robe, dessinant une ligne sur sa gorge blanche.

«Tu seras avec moi, dit-il. À chaque pas.

— Everest... fit-elle. Le nom paraît étranger.»

Il prit de nouveau ses mains dans les siennes et parcourut les lignes de chaque paume, comme autant d'horizons. «On lui a donné le nom de George Everest. C'était le topographe en chef des Indes, mais il est mort avant d'avoir vu la montagne qui a reçu son nom. Du paludisme, devenu aveugle, paralysé, avec de grands accès de démence. C'était un tyran, apparemment; ses hommes en devenaient fous. Il ambitionnait de mettre de l'ordre dans le monde avec ses cartes. Il a commencé au bas de la péninsule et a topographié toute la superficie de l'Inde.»

Il chuchota des mots comme *trigonométrique* et *triangulation* contre son cou, près des pulsations sous son oreille. Du revers de ses doigts, il effleura la longue déclivité de sa gorge, parcourut l'arête de sa clavicule disparaissant sous son chemisier.

«Ils ont mesuré l'Everest tout au bout de l'horizon.» Il traça la courbure de la terre sur son ventre concave. L'allongea sur le tapis bleu, la mit au jour.

«Ils se sont glissés de colline en colline, construisant des tours et mesurant l'angle des cimes à l'horizon. Une fraction de degré pouvait tout changer.» Il s'étendit sur elle, souleva ses hanches et la tira contre lui.

Les pages de l'atlas se déchiraient sous son corps, le papier collait à sa peau moite.

Après quelques minutes, Ruth se tourna sur le côté, enroula son corps autour du sien et fit reposer sa tête sous son menton. Elle sentait sa propre odeur sur lui.

«Trois difficultés se sont présentées pour les mesures. Des corrections à faire, toutes mathématiques. La courbure de la Terre, la réfraction de la lumière dans l'air raréfié, et les températures plus froides. Et le poids de la montagne.»



L'air était plus frais, à présent, sur sa peau nue. Au bout d'un moment, Ruth se mit à frissonner malgré la sueur qui perlait encore sur elle. Elle se redressa, se recroquevilla face à lui, les genoux contre sa poitrine. Elle n'arrivait pas à croire combien elle était heureuse, fière, que George ait été choisi. Son odeur masculine flottait sur sa peau. « Le poids de la montagne ? » demanda-t-elle.

La lumière déclinait dans la pièce, enveloppant leurs deux silhouettes dans un bleu crépusculaire. George se leva, gagna la fenêtre à grands pas et fixa les tours de Charterhouse pendant que Ruth se blottissait sous le veston qu'il avait jeté par terre. Il ferma bien la fenêtre, puis revint et s'agenouilla face à elle. Il tira sur les revers de l'habit afin qu'il épouse mieux les épaules de Ruth.

« Elle est si énorme qu'elle joue sur la gravité autour d'elle. Ils l'ont mesurée à l'aide de théodolites, mais l'attraction de la montagne a faussé les calculs. Peux-tu imaginer quelque chose d'aussi puissant, Ruth ? Cette montagne a une présence. Everest le savait quand il a entrepris de la mesurer ; et il ne s'en est même pas approché, ne l'a même jamais vue. » Fermant les yeux, Ruth s'appuya sur l'épaule de George et se représenta le relief déchiqueté de la montagne.

« Vingt-neuf mille pieds. » Une invocation murmurée. Une prière.

Elle pensa aux lettres qu'il lui enverrait de l'Himalaya, se vit pelotonnée devant la cheminée en train de les lire. Elle songea à son retour à la maison, à son succès. Son visage s'épanouit d'un nouveau sourire qui lui fit mal aux joues. Elle ne pouvait s'en empêcher. Le bonheur qu'elle ressentait pour lui la transportait. Elle refusait de croire que l'idée d'être séparés ne semblait romantique que lorsqu'on était ensemble.

« Comment savent-ils ? demanda-t-elle. Comment peuvent-ils connaître son altitude si personne n'y est jamais allé ? »

George tendit de nouveau la main, et Ruth voulut aller à sa rencontre. Elle lui prendrait la main, l'inviterait à se lever, le conduirait dans l'escalier jusqu'à leur chambre. Mais il ne fit que la frôler et posa son doigt sur l'espace vide de la carte qui attendait.

*Encore un petit instant*, pensa-t-elle. Elle lui laisserait le temps de songer à la montagne, à l'avenir. « Comment savent-ils ? demanda-t-elle à nouveau. Ce n'est peut-être même pas la plus haute.

— Il faut que ce soit elle, dit-il, laissant ses doigts errer sur le papier. Il le faut. »





# LE VOYAGE EN ORIENT

NIVEAU DE LA MER

1924

Il se rappelait encore la première fois qu'il l'avait vue. Même alors, il avait ressenti son attraction.

En 1921, les membres de l'expédition avaient tout prévu, savaient environ à quel moment ils l'apercevraient pour la première fois. Mais lorsqu'ils étaient parvenus au col himalayen qui devait leur offrir cette vue, ils n'avaient trouvé que des bancs de nuages, transpercés par les crêtes les plus rapprochées. Ils avaient néanmoins établi leur campement et, tout au long de l'après-midi jusque dans la soirée, la montagne s'était lentement dévoilée. C'est alors qu'ils la virent, se défaisant de ses lambeaux de nuages et de lumière.

« Là-bas ! » s'écria l'un d'entre eux quand le sommet apparut enfin, un croc immense dressé dans l'étendue du ciel. Elle dominait de la tête et des épaules toutes les autres cimes.

Ils passèrent la nuit au sommet du col et la virent réapparaître au matin, observant la lumière et les vapeurs jouer sur ses parois, la manière dont elle se drapait à nouveau de nuages dans l'après-midi. Ils étaient déjà plus près du but qu'aucun autre homme ne l'avait été.

La première fois, se disait George, le succès avait été assuré avant même son départ.

Un an plus tard, lorsqu'il était revenu en Angleterre au terme de sa deuxième expédition vers l'Everest, il lui avait été

impossible de prétendre avoir réussi. Le *Times* le rendait déjà responsable de la catastrophe qui avait mis fin abruptement à la tentative de 1922. C'était injuste ; mais son nom était devenu synonyme de l'Everest, pour le meilleur ou pour le pire.

Lorsque, à son retour, il rencontra Ruth à Paris, il était certain de ne plus jamais revoir cette montagne. Dans la chambre d'hôtel, il avait juré à sa femme qu'il n'y retournerait plus : « J'en ai fini avec elle, c'est promis. Je n'ai plus besoin d'elle. J'ai besoin d'être avec toi. » Il y croyait, à l'époque. Il continua d'y croire l'année suivante, même après qu'Arthur Hinks, président de l'Everest Committee, lui eut offert d'y retourner une troisième fois, en 1924, alors même que d'autres noms circulaient et qu'une équipe s'organisait sans lui.

Il avait tenté de la chasser de son esprit, en vain : c'était la première chose à laquelle il pensait en se levant, et la dernière avant de s'endormir. Elle le narguait quand il lisait les articles de journaux où il était question des membres de la dernière expédition qui prendraient part à la nouvelle – *le colonel Edward (Teddy) Norton, le docteur Howard Somervell* ; quand il songeait qu'ils pourraient gravir sa montagne.

Puis, un jour, Ruth lui avait dit : « Tu envisages d'y retourner. » Ce n'était pas une question. Ses yeux s'étaient posés derrière lui, sur la fenêtre battue par la pluie. Il pouvait entendre l'eau fouetter la vitre et ruisseler dans les gouttières. Il aurait dû nier ; il aurait dû ne rien dire, mais il était trop tard.

« Peut-être devrions-nous au moins y réfléchir. Ils auront besoin de mon expérience. Personne n'est allé là-bas aussi souvent que moi. S'ils réussissent et que je ne suis pas là... Te souviens-tu de nos grands rêves, quand j'ai été approché pour la première fois ? »

— Teddy a déjà foulé l'Everest, répliqua Ruth. Et le docteur Somervell aussi. Tu n'y as passé qu'une seule saison de plus qu'eux, George. Tu n'as pas à t'occuper de ces gens. Tu as des

responsabilités ici. Tu as ce nouveau poste d'enseignant à Cambridge. Et je ne crois pas que les enfants pourront supporter de te voir partir encore une fois.»

Il tenta d'exorciser le souvenir de John qui s'était éloigné de lui, à son retour en 1922. Mais John n'était qu'un bébé à ce moment-là. Depuis, il avait passé du temps avec son père, le connaissait. Cette fois, ce serait différent.

«Tu disais que tu en avais fini avec elle. Tu me l'avais promis.» Sa voix s'était durcie. Elle prit une grande inspiration. «Je te connais, George. Tu veux seulement que je te donne la permission de partir.

— Non », commença-t-il ; mais elle avait raison. Il le savait et elle aussi.

Ruth avait fini par admettre qu'ils feraient mieux d'y réfléchir, et il lui promit qu'ils prendraient la décision ensemble. Mais quand l'invitation finale de Hinks lui parvint, George accepta sans la consulter. Il n'avait pu s'en empêcher. Dans les jours qui suivirent, il avait attendu le moment opportun pour le lui avouer.

Il était rentré d'une réunion au collège, déterminé à tout lui dire. Elle se trouvait dans la salle à manger, silhouette parfaite dans la pénombre du soir, ses traits nettement découpés devant le crépuscule qui filtrait à travers la fenêtre. Entrant dans la pièce, il voulut l'embrasser, la soulever, mais quelque chose chez elle, son immobilité, le contour douloureux de sa bouche, le retint.

«Je savais que tu ne laisserais jamais personne d'autre la conquérir », dit-elle sans même le regarder. Son profil à contre-jour était un camée qu'il aurait voulu emporter avec lui. «Dès que le comité a décidé qu'une nouvelle expédition aurait lieu, j'ai su que tu irais, malgré toutes les protestations, toutes les promesses. Tu n'avais qu'à me le dire.»

Elle avait raison. Il n'avait jamais souhaité qu'elle l'apprenne de cette façon. Le télégramme posé sur la table devant

elle luisait sur le bois sombre. George devinait ce qu'il disait : *Content de vous avoir de nouveau à bord.* Fichu Hinks.

« Je suis désolé, Ruth, dit-il. Mais il faut que j'y aille. Il le faut. C'est ma montagne. Il faut que tu comprennes. » Elle secoua la tête, comme si elle ne pouvait pas, ne voulait pas comprendre. « Ce sera la dernière fois. Ça ne peut pas être autrement.

— Je t'ai déjà entendu dire cela, George. Et je t'ai cru. Cette fois, je ne suis pas sûre d'en être capable.

— Ruth...

— Non. » Elle se leva dans un souffle d'air qui envoya flotter le télégramme jusqu'au sol. Quand George leva les yeux de l'endroit où la feuille était tombée, il vit le regard de sa femme fixé sur lui, ses yeux voilés par la faible lumière. Ses mains papillonnaient près de sa bouche, de sa gorge. « Il faudra que tu trouves le moyen d'en parler aux enfants. Clare sera tellement déçue », laissa-t-elle tomber en le contournant, se dirigeant vers la porte. *Déçue.* Ce mot le pinça au cœur. Il savait que c'était ce qu'elle ressentait par-dessus tout. Déception, trahison. Il grimaça, tenta de bannir ce mot de son esprit.

« Quand est-ce que tu pars ? » dit-elle, debout dans l'embrasement, lui faisant dos.

« Ruth, tu verras. Tout se passera bien. Cette fois, je réussirai, et plus jamais je ne devrai partir.

— Quand est-ce que tu pars ? » demanda-t-elle à nouveau.

Les mois suivants avaient été difficiles. Ruth s'était montrée silencieuse, renfermée, offrant toujours un soutien poli. Il n'était pas encore parti qu'elle lui manquait déjà.

La veille de son départ, ils avaient fait l'amour dans une chambre d'hôtel anonyme, et elle s'était accrochée à lui, désespérément, comme le vent sur la montagne, se cabrant sur lui jusqu'à ce qu'il eût le souffle coupé, complètement vidé. Ils étaient tous deux différents lorsqu'il partait ; la séparation imminente les transformait, les rendait plus hardis.

Le lendemain matin, à bord du *RMS California*, elle lui avait donné un baiser d'adieu, hochant la tête énergiquement, puis elle était redescendue le long de la passerelle, se déhanchant sous sa longue jupe. Mon Dieu. Comment pouvait-elle ne pas le croire quand il lui disait qu'elle était belle ? Elle secouait la tête et se couvrait la bouche de ses mains – d'autant plus belle qu'elle s'entêtait à le nier. Des larmes brûlantes piquaient les yeux de George ; une douleur sourde lui serrait la gorge. Il déglutit et la regarda partir. Il calcula mentalement. Il s'écoulerait six mois, peut-être plus, avant qu'il la revoie.

Cela faisait déjà plusieurs semaines. Debout sur le pont du *California*, George jeta un regard en arrière sur les eaux de l'océan Indien, vers l'horizon disparu, là où le soleil s'était couché une heure auparavant. Il n'y avait aucun moyen de ramener l'harmonie dans leur couple, hormis ce qu'il promettait à Ruth depuis des années : réussir et laisser l'Everest derrière lui une fois pour toutes. Il avait essayé de lui réexpliquer, dans la lettre qu'il avait commencée plus tôt, les raisons précises qui l'obligeaient à partir, qui n'avaient rien à voir avec son amour pour elle ; mais il n'avait pas pu trouver les mots qu'il fallait. *Ma très chère Ruth, je sais que c'est difficile pour toi, mais il faut que tu saches combien tu es importante à mes yeux, et combien le fait de savoir que tu es là, à attendre ma réussite et mon retour, me pousse toujours à avancer ; de sorte que chaque jour où je m'éloigne est aussi un jour de moins avant mon retour auprès de toi.*

Le navire roulait légèrement sous lui, soulevant un chœur de grincements et de bruits métalliques parmi les chaînes et les embarcations de sauvetage qui se trouvaient à proximité. Faisant fi du vacarme, il plongea la main dans son smoking et en sortit son journal. Dans l'obscurité grandissante, les dates inscrites en gras au haut de chaque page étaient à peine visibles. Il se pencha un peu plus au-dessus de la balustrade, profitant des reflets lumineux à la surface de l'eau pour mieux s'éclairer, et fit

le décompte des jours. Encore deux nuits sur le navire. Puis, le sous-continent indien – sa chaleur cuisante, son exotisme fiévreux et chaotique – entrevu avant qu'ils ne disparaissent de la carte. Il voulait que cette chaleur consume le sel, l'odeur de poisson et d'algues qui emplissaient ses narines. L'air marin était trop dense, trop lourd. Il collait à lui, lui bloquait les poumons.

«Je vous dérange?»

George leva les yeux. «Pas du tout», répondit-il tandis que Sandy Irvine s'avavançait vers la balustrade et s'installait à ses côtés. George referma son journal, tentant de se rappeler ce qu'il avait écrit au sujet de Sandy dans sa lettre à Ruth. Sans doute quelque remarque à propos de sa solide charpente, de son gabarit imposant. *Ce que nous avons trouvé de plus près du surhomme*, se souvint-il. Il remit le journal dans sa poche, sortit ses cigarettes et en offrit une à Sandy, qui secoua la tête et s'accouda à la balustrade. Derrière eux, la salle à manger était resplendissante de lumière; les serveurs débarrassaient et plaisantaient ouvertement, maintenant que les convives étaient partis.

«Je ne vous ai pas vu au concours de palets cet après-midi, dit Sandy.

— Ce n'est pas vraiment mon sport.

— J'ai gagné.»

Mais bien sûr, pensa George alors que Sandy lui décrivait le dénouement serré de la partie. Le jeune homme devait avoir une certaine facilité pour les épreuves physiques. Sandy était le plus robuste de toute l'équipe – pas le plus grand, mais il semblait plus fort qu'aucun des autres alpinistes.

«Le comité essaie d'introduire du sang neuf au sein du groupe», avait expliqué Teddy Norton, le chef de l'expédition, quand George s'était interrogé sur le choix du jeune homme, quelques mois auparavant. «Pour faire contrepoids à notre... *expérience*, dirons-nous, avait achevé Teddy en levant un sourcil.



Aux journalistes qui lui demandaient pourquoi il avait l'ambition d'escalader l'Everest, George Mallory répondit : « Parce qu'il est là. »

La fatalité comprise dans ces quelques mots est au cœur de *Par-dessus tout*, qui relate en parallèle la dernière expédition de Mallory à la conquête du plus haut sommet du monde et une longue journée d'angoisse dans la vie de sa femme, sans nouvelles. Passant lestement du récit d'aventure à la chronique intime, l'auteure met des années de recherche historique au service d'une histoire fascinante marquée par la passion et l'obsession.

Tanis Rideout est une poète vivant à Toronto. *Par-dessus tout* (*Above All Things*) est son premier roman.



ISBN 978-2-89649-505-4



9 782896 495054

  
Groupe  
Livre  
Québecor Média